

« parasites du dieu » se sont libérés progressivement de leur dépendance à l'égard du sanctuaire. Délos devenait alors un partenaire à part entière dans le grand jeu du marché oriental de la Méditerranée. Les mécanismes financiers que Véronique Chankowski nous fait découvrir dans leur évolution de trois siècles sont ceux qui réguleront la vie économique hellénistique et romaine. C'est donc d'une brillante page d'histoire économique qu'il s'agit dans cet ouvrage majeur, du plus près de la critique des sources au plus pointu de la mise en œuvre historique. À quoi l'on ajoutera de riches annexes et compléments : multiples indices, réédition de documents comptables (comptabilité des hiéropes, de 313 à 168), tableau avec la composition de la caisse sacrée et de la caisse publique d'après les inventaires de jarres.

Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques*. Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Tous les mots ont leur valeur dans ce titre. Le mot « changement » implique une approche différente de l'économie, et le pluriel, « les économies », casse le monopole traditionnel du monde gréco-romain. L'ouvrage entend ainsi se démarquer d'emblée de la production pléthorique de livres consacrés à l'économie antique. Dans leur introduction, François Lerouxel et Julien Zurbach n'évitent toutefois pas le traditionnel point de vue rétrospectif et historiographique dont nous gratifient ces dernières années la plupart des historiens économistes ou économistes historiens dans de longs discours parfois très polémiques, sinon hermétiques, sur le primitivisme ou la modernité de l'Antiquité, sur l'absence ou présence d'une croissance, le tout accompagné de simulations quantitatives et de modélisations économétriques dont le caractère imaginaire, sinon gratuit, laisse souvent rêveur. Mais le sous-titre de l'introduction clarifie le projet : « le changement plutôt que la croissance ». L'Antiquité ne se réduit pas à Athènes et Rome, qui bénéficient de toutes les faveurs de la tradition académique, mais dont on ne peut mesurer les relatives réussites qu'à l'aune des cultures pré- et proto-historiques et des régions richement développées qui forment tout le pourtour de la Méditerranée. Et de souligner, au départ de la célèbre *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), le caractère réducteur des perspectives proposées. Ni les grandes civilisations du Proche et du Moyen-Orient, non plus que celles de l'Occident, ni l'Égypte hellénistique, ni le monde punique ne sont convoqués comme sources premières des développements économiques du monde gréco-romain. Et pourtant que serait la Grèce sans la Phénicie, Vitruve sans les ingénieurs alexandrins, l'armée romaine sans la poliorcétique hellénistique, Columelle sans Magon, le charroi d'Italie sans les charrons gaulois. Ni la croissance, telle qu'on la devine, ni les innovations technologiques, ne sont spécifiquement grecques ou romaines. Lerouxel et Zurbach disent sans détours des choses que certains n'aimeront pas entendre, l'helléno-ou romano-centrisme occultant les dynamiques économiques périphériques ou ramenant à leur seul profit les innovations productives à l'actif de régions voisines. « Il est donc préférable d'aborder une démarche progressive plus que rétrospective, d'analyser Rome ou la Grèce par rapport à ce qui les précède, les entoure et les nourrit plutôt qu'à ce qui les a très lointainement suivis ». Avec beaucoup d'esprit critique, les auteurs

mettent en cause le concept de croissance tel qu'il est évalué par de nombreux historiens. D'abord quelle croissance ? Extensive, avec lien du PIB à la démographie, ou intensive où la croissance globale du PIB est liée à la productivité individuelle ? Le débat qui noircit des montagnes de papier n'accouche même pas d'une souris. Des pourcentages annoncés d'une croissance à 0,1 ou 0,15 *per capita*, par exemple, ne repose sur aucune base quantitative sérieuse. Les séries documentaires homogènes dans la durée sont en effet très rares dans les sources écrites. On peut tenter dès lors la quantification par des données quantitatives de substitution – les proxys – en particulier dans le domaine archéologique, ou la glaciologie, la géophysique ou encore la biométrie. La transposition en termes économiques ne va toutefois pas de soi et la représentativité n'en est pas uniforme. Même le dénombrement des épaves demande une recalibration critique pour être transformé en courants commerciaux chiffrés et périodisés. De même pour la démographie anthropologique, aux nombreuses tentatives depuis Duncan-Jones, mais toujours aussi fragile à approcher, avec de considérables marges d'erreurs. En revanche, dans des secteurs précis comme la propriété de la terre, les surfaces en fermages, les coûts des locations, la fiscalité et les taxations, en Égypte, les documents papyrologiques autorisent des approches quantitatives beaucoup plus solides. Les millions d'artéfacts sortis de terre par les archéologues offrent une matière d'apparence facile à comptabiliser. Mais on se rappellera que Finley balayait d'un revers de la main ces tessons dont il n'avait que faire et auxquels il n'a jamais voulu reconnaître le statut de production économique importante. Lerouxel et Zurbach qualifient de quantification inductive la construction des données archéologiques, où la quantification intervient dès l'identification des sources. On travaille dès lors sur une base plus sûre et plus précise, comme en ont pris l'habitude depuis quelques années déjà les archéologues protohistoriens. Dès lors, la notion de « croissance » ne semble pas « la plus opératoire pour lutter contre l'idée primitiviste d'une stagnation permanente de l'économie antique ». Il vaut mieux lui substituer celle de changements : « la notion, discrète, de changement implique d'isoler des périodes et des lieux donnés en fonction d'un problème d'histoire économique particulier. Ce travail de périodisation préalable est une des conditions nécessaires de l'histoire économique ». Ce qui d'emblée autonomise et individualise des économies multiples dont ne peuvent rendre compte de grands principes généralistes déconnectés du réel. Je ne puis que souscrire évidemment à cette démarche que je défends depuis tant d'années dans mes chroniques d'histoire économique parues dans *L'Antiquité Classique*. Dans ce premier volet d'un projet qui s'inscrit dans la longue durée, les promoteurs du programme ont choisi les produits agricoles qui permettent de faire dialoguer sources écrites (littéraires et documentaires), archéobotanique et archéologie des techniques. Un intérêt particulier est porté à la chaîne opératoire, aux étapes souvent porteuses de changement, entre la production et la consommation. Je cite à nouveau : « S'agissant de céréales, considérer l'archéobotanique et l'archéologie des techniques agricoles sur le même plan que les sources écrites revient non seulement à prendre en compte leur apport en matière de sources mais aussi à donner à leurs problématiques un rôle, ici décisif, en histoire économique ». Le discours technique peut enrichir et transformer l'histoire économique des changements qui touchent les produits agricoles. Dans le long chapitre consacré aux céréales, les auteurs démontrent que la distinction majeure ne se joue pas entre panifiables et non panifiables, mais entre blés nus et blés vêtus. Les démonstrations qui

concernent celles-ci et forment une bonne partie de la matière sont incontestables. Et celles qui sont consacrées aux dattes, coton et salaisons, aussi à deux produits de luxe, le poivre et les perles, et à la mouture ne sont pas moins riches et convaincantes. François Sigaut aurait aimé la démarche et en aurait apprécié, je pense, les résultats.

Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques*. Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Dès les premières pages de l'introduction de Fr. Lerouxel et J. Zurbach, on comprend que le présent ouvrage se pose clairement en contrepoint de la *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), jugée trop centrée sur le monde gréco-romain et faisant la part trop belle à la notion de « croissance » telle que définie par D. North, fondée sur des données quantitatives à la validité contestable. Les auteurs de ce volume préfèrent dès lors mettre en avant la notion de « changement », estimant, en effet, que les économies antiques ont connu des changements fondamentaux dont la notion de croissance, à elle seule, ne permet pas de rendre compte, et dont la périodisation et les aires géographiques concernées (d'où le fait de parler d'économies au pluriel) ne correspondent pas à celles définies par l'histoire politique ou culturelle. Cet ouvrage est le fruit du travail d'un groupe de réflexion qui s'est focalisé sur les produits alimentaires comme objet historique afin de permettre une réelle confrontation des sources (qui ne se limitent pas aux sources textuelles et archéologiques traditionnelles, mais incluent des données accumulées par la technologie, les études environnementales et toutes les autres disciplines dites « nouvelles ») et des problématiques. Il se compose de neuf longues contributions réparties en quatre chapitres. – Le premier est consacré aux céréales (on trouvera d'ailleurs un lexique commode des termes relatifs aux céréales aux p. 135-136). Il s'ouvre par la contribution de D. Agut, C. Bouchaud, F. Lerouxel et C. Newton traitant du remplacement de l'amidonnier par le blé dur en Égypte durant la seconde moitié du I^{er} millénaire, que l'on mettait traditionnellement en relation avec la conquête macédonienne. Les auteurs concluent cependant que ce sont essentiellement les avantages agro-techniques du blé dur par rapport à l'amidonnier (réduction du temps de travail pour obtenir les grains nettoyés, diminution du volume de stockage) qui expliquent cette transition, notamment dans le cadre de l'approvisionnement d'Alexandrie. P. Ouzoulias consacre ensuite une étude aux techniques de production et de préparation des céréales vêtues dans l'Antiquité, y compris les machines destinées au pilage, jusqu'aux différentes formes sous lesquelles elles étaient consommées. La dernière partie de sa contribution se focalise sur les dénominations de l'épeautre et ses attestations littéraires. C'est également à la culture de cette céréale sur la longue durée (depuis l'Âge du bronze jusqu'au v^e s. ap. J.-C.), en France, qu'est dédiée l'étude de V. Zech-Matterne. Elle conclut que cette céréale se répandit progressivement en France depuis les Alpes, trouvant, durant le second Âge du fer et l'époque romaine, ses aires de prédilection en Suisse, Allemagne de l'Ouest, dans le Nord de la France, en Belgique, aux Pays-Bas et dans le sud de la Grande Bretagne, pour régresser ensuite et ne plus subsister que dans quelques aires restreintes,